

Les logiques d'habiter le littoral à risque

Rachel Thomas

► **To cite this version:**

Rachel Thomas. Les logiques d'habiter le littoral à risque : faire avec, faire pour, faire face, faire contre : des faire ensemble. [Rapport de recherche] PACTE; Cresson. 2012, 1-12 p. halshs-00750896

HAL Id: halshs-00750896

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00750896>

Submitted on 12 Nov 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LES LOGIQUES D'HABITER LE LITTORAL A RISQUE

« Faire avec », « faire pour », « faire face », « faire contre » : des « faire ensemble »

Rachel THOMAS

in Anne Tricot (eds). *ADAPTALITT : Capacités d'adaptation des sociétés littorales aux phénomènes d'érosion submersion des côtes en prise aux changements climatiques*, programme GICC MEDTL, rapport final, pp.153 -164.

L'attention portée à la parole autant qu'à la mémoire habitantes pondère largement le traitement qu'il est aujourd'hui fait de la question des changements climatiques dans la presse. Elle révèle en même temps une pluralité des formes et des logiques d'habiter le littoral, qui témoignent d'un rapport particulier à la vulnérabilité du milieu naturel. Ce sont ces parades, ces engagements au quotidien et ces relations à la côte que nous nous proposons ici d'esquisser en nous focalisant sur la situation spécifique de la presqu'île de Gâvres.

Face au catastrophisme dont font souvent preuve les médias aux lendemains de tempêtes dévastatrices, face à l'urgence des solutions parfois préconisées de l'extérieur par certains « experts », l'habitant de Gâvres fait montre d'un discours raisonné, quoique non dénué de passion et d'attachement pour son cadre de vie. Un tel discours, et nous le verrons ultérieurement les logiques qui le sous-tendent, s'enracinent dans une culture sensible du milieu littoral, transmise au cours de l'histoire autant qu'apprise quotidiennement. Cette culture sensible, en favorisant une connaissance fine du milieu et de ses transformations dans le temps, participe d'un rapport particulier au littoral : une forme d'attraction et d'affinité, faite autant de fascination que de défiance pour les éléments, dont on pourrait se risquer à penser qu'elle est probablement commune à tout habitant des milieux naturels. Louant la beauté des paysages et la richesse des fonds marins, conscient de la fragilité des côtes littorales et d'un risque réel de submersion de la presqu'île, lucide quant à la force et la relative imprédictibilité des phénomènes climatiques, l'habitant jouit de son paradis autant qu'il le subit, s'évade à l'horizon du large autant qu'il s'ancre quotidiennement dans la surveillance des moindres changements de densité, d'orientation, de niveau, de pression, d'ardeur... de ce sable, de ces vents, de cette eau, qui constituent le charme de Gâvres autant qu'ils le mettent en péril.

Or, cette spécificité du « vivre le littoral » se décline chez l'habitant à travers des formes et des logiques d'habiter à la fois plurielles et particulières. Toutes, nous le verrons, témoignent d'une volonté de négociation et d'adaptation à la nature, plutôt que de maîtrise. En outre, ces formes et ces logiques d'habiter relèvent de ce que Jacques Rancière nommerait « un partage du sensible » : elles sont à la fois constituées collectivement à la faveur d'observations et d'expériences répétées des éléments ; elles se transmettent au fil du temps, de génération en génération, mais aussi plus particulièrement au sein des milieux professionnels en contact étroit avec la mer (à Gâvres, les pêcheurs et patrons pêcheur) ; elles procèdent d'un souci permanent du milieu naturel. Enfin, ces logiques d'habiter ne s'opposent pas, ni ne se succèdent les unes aux autres. À l'inverse, elles s'articulent entre elles, se chevauchent parfois, se perpétuent surtout. Elles constituent alors, au fil de l'histoire commune, un bien propre et transmissible, un héritage partageable au sein d'une communauté restreinte d'habitants. De la naissance de ce bien commun naît ainsi un sentiment fort d'appartenance à la presqu'île et une identité gâvraise très revendiquée :

La famille de Gâvres
Le tutoiement

de pays de Lorient
et de Jilien
(Gâvres)
"l'attrait des manneurs d'oreille"

Concrètement, quatre grandes formes d'habiter le littoral gâvrais peuvent être décrites : *faire avec, faire pour, faire face, faire contre*. Chacune d'entre elles met en œuvre une connaissance, un engagement vis-à-vis de la communauté gâvraise et du littoral et des rapports plus ou moins distancés avec le risque et la vulnérabilité. Toutes s'articulent autour d'une ou de plusieurs logiques spécifiques que nous tâcherons à chaque fois de nommer et d'explicitier.

Faire avec

Le « faire avec » témoigne à la fois de l'emprise d'un imaginaire de la mer sur la vie ordinaire des habitants du littoral et de l'importance de l'histoire, ce temps long du quotidien, dans la construction d'une culture sensible particulière du milieu. Trois thématiques propres au « vivre le littoral », qui jouent autant avec l'échelle locale qu'avec l'échelle mondiale, participent du « faire avec » et relient les problématiques relatives à ce petit bout de terre à celles qui sont rencontrées par d'autres contrées plus lointaines.

« *Faire avec* » l'évolution de Gâvres constitue une première déclinaison de cette forme d'habiter. Elle est le propre des habitants les plus âgés et de toutes celles et ceux qui ont vécu à Gâvres à l'époque de l'âge d'or de la pêche à la sardine. Aujourd'hui, Gâvres a tronqué son passé de pêche pour un présent plus balnéaire, laissant alors l'ennui et la désaffection des plus jeunes se substituer à la chaleureuse agitation d'autrefois. Pour autant, il ne s'agit pas d'envisager un retour en arrière. Seule, la nostalgie d'un certain passé et le regret d'une convivialité perdue, d'un individualisme trop prononcé, d'une désagrégation du patrimoine et des conditions socio-économiques de vie sur la presqu'île – dont chacun a pourtant la conscience qu'elle est commune à bon nombre de pays - restent présentes¹ :

la disparition de la
dynamique des
activités c'est + important
que les inondations

Ah c'est pas pareil, avant ça bougeait tout le temps, dans toutes les rues il y avaient plein de monde, ça bougeait, ça travaillait, il y avait la coopérative où on se servait en barriques, il y avait des barriques en bois qui venaient de Norvège, de Suède. Et puis il y eu plusieurs saisons où il y a pas eu de sardines, les usines se sont délocalisées...

¹ Les citations insérées dans le texte sont issues des entretiens menés avec les habitants de Gâvres, durant la semaine du 3 au 7 mai 2010. Les inscriptions sur les post-it sont, quant à elles, issues de la seconde phase d'enquête, menée le 23 mai 2011. Elles émanent plus particulièrement de l'atelier son animé par les membres de l'équipe Cresson.

Ca n'a rien à voir. A la limite même quand c'était dur, c'était la belle époque à côté de maintenant. Premièrement les gens avaient plus de contacts, parce que maintenant à part appuyer sur le bouton de la télévision hein... et puis ça chantait de partout, les cafés étaient ouverts en général il faisait beau, tout était ouvert, on passait devant les cafés on entendait chanter, à l'usine les femmes chantaient, maintenant on voit plus les gens chanter, ils sont tous stressés là, c'est plus le même monde, on a changé de monde carrément.

Il y avait du travail, à l'époque il n'y avait aucun problème, il y avait l'arsenal qui employait pas mal de personnes, au moins 300 à 400 personnes, et puis il y avait la pêche quoi hein, qui était très importante sur la presqu'île, puisqu'on a connu jusqu'à... au moins 50 bateaux. Mais après... c'est simple c'est après les grèves de 68, là c'est les arsenaux tout ça qui ont monté en flèche et puis le pêcheur il a stagné, et puis maintenant c'est difficile pour la pêche quoi...

- c'est difficile parce qu'il y a moins de poisson?
- non mais les charges sont grosses, ça devient cher, le gasoil était cher, voilà et puis tout est cher, comme tout est dérivé du gasoil, toute la matière première, les filets, tout est en plastique, tout ça vient du pétrole, donc tout est cher
- du coup il ne reste plus que quelques pêcheurs?
- il en reste, mais sur Gâvres il y en a plus, il y en a un ou deux qu'on des tout petits bateaux, mais à Gâvres il y a plus de pêcheur, ou alors... si j'en connais quelques uns quand même, ils ont leur bateau sur Lorient, c'est plus à Gâvres quoi. Du coup toute l'activité économique, la pêche, et toutes les activités liées ça a disparu...

« Faire avec » la force et la vulnérabilité des éléments naturels constitue une seconde forme d'habiter le littoral. Cette manière d'être et d'agir au quotidien est largement partagée par la communauté des Gâvrais. Toutefois, des nuances sont à énoncer en fonction des types d'éléments et des catégories d'habitants concernés. Ainsi, l'eau attise à la fois le ravissement, la crainte et la considération. Si les premiers sentiments paraissent prégnants chez celles et ceux qui observent ou côtoient la mer par agrément, une certaine forme d'égard, de déférence presque, semble perceptible chez la plupart des hommes (anciens pêcheurs ou patrons pêcheur) qui ont du « vivre la mer » avec ses plaisirs, mais aussi ses difficultés, parfois ses ravages. Par contre, chez chacun d'eux, aucune peur ne s'exprime. Il s'agit davantage de vivre à proximité d'éléments dont on connaît et dont on accepte la soudaineté et les potentialités de déchaînement :

③
Apprenons à vivre
avec ce qui nous
entoure

③
Océan mon esclave
Apprivoiser la mer
Pas un monstre

Finale on se rend pas compte nous mais on vit ici dans un paradis, hein, faut bien se dire ça... le côté agréable c'est quand même d'avoir la mer tout autour, c'est pas donné à tout le monde, bien qu'elle nous joue des tours quelque fois, mais quand même, c'est vraiment un coin agréable.

Ah regardez si c'est beau ça, c'est magnifique quoi, toutes les constructions de Vauban, à l'entrée de Lorient, tout de suite après la vigie là, la citadelle de Port-Louis, là il y a un beau musée aussi; c'est facile, vous prenez le bateau, c'est vite fait même à pied d'aller là... et puis c'est toujours différent la mer: quand il fait calme, il n'y a pas une ride sur l'eau, c'est une mer d'huile, et puis après il y a un petit peu de vent comme ça, c'est changeant à nouveau, après c'est des grosses tempêtes, c'est des gros rouleaux qui viennent briser la côte, les images ne sont jamais arrêtées quoi...

Le rapport au vent et au sable est quelque peu différent. Comme pour la mer, leur lecture, leur décryptage au quotidien demeure indispensable : l'orientation et la force du vent peuvent être annonciateurs de tempête ; la mobilité du trait de côte et du sable renseigne autant sur l'action naturelle du vent et des courants que sur la nature et l'importance des activités humaines. Mais là encore, l'instabilité de ces éléments, au fil des siècles, des années, des mois, des semaines demeure à la fois inéluctable et incontrôlable pour l'habitant. Il s'agit alors simplement d'en faire le constat, d'accepter l'évolution de « l'histoire environnementale » en « faisant avec elle » et, le cas échéant, de prendre toutes les précautions nécessaires pour en atténuer les conséquences :

Avant cette plage qu'on voit là tout de suite, toute blanche, et bien elle était au coin comme ça, elle faisait le tour, ce qu'on appelle la plage convexe, elle était comme ça, et elle a été déportée en l'espace de même pas 4-5 ans, une dizaine d'années maximum, elle a été complètement déportée de ce côté là

- *par le vent?*
- *les courants sûrement, mais les courants sont dus au vent donc tout ça c'est lié; c'est incroyable parce que moi je suis allée, l'an dernier, avec mon bateau, pêcher à 10 mètres de la roche là-bas, et il y a une petite structure de planche à voile qui était, qui est toujours, mais qui est maintenant sur les rochers, alors qu'elle était sur du sable avant quoi, alors elle est à 2-3m sur les rochers, il n'y a plus de sable*
- *donc ça change au cours du temps*
- *bien sûr*

En 2008, qu'est-ce qu'il s'est passé à ce moment là? Vous pouvez me dire un peu comment vous l'avez vécu?

- *Comment on l'a vécu, c'est-à-dire... c'est arrivé en pleine nuit finalement, il était 5-6h du matin, donc c'est vrai que ça surprend quand même hein; c'est une conjonction de facteurs: le vent, le vent très fort, une mer déjà bien formée, plus l'orientation du vent aussi, c'est très important, et aussi la durée du mauvais temps avant, ce qui fait que ça permet à la mer d'enfler, d'enfler... bon il faut une conjonction quand même énorme, l'orientation des vents sud-est et puis bon le problème qu'il y a eu, des digues qui cassent...*
- *vous ne l'avez pas vu venir cette tempête?*
- *non, non et puis de toute façons on ne peut rien faire, il y a rien à faire...*

Le rapport au risque de submersion de la presqu'île procède des mêmes registres cognitifs et affectifs : celle d'une conscience aigüe de la fragilité de ces éléments – particulièrement ici du tombolo – en proie au développement des activités humaines, à l'érosion naturelle du site et probablement au réchauffement climatique, pourtant rarement abordé de front par les habitants ; celle aussi d'une responsabilité collective à partager dans la préservation de ce cadre de vie.

La Bretagne Sud
s'enforce mais on
refuse d'imaginer
la submersion

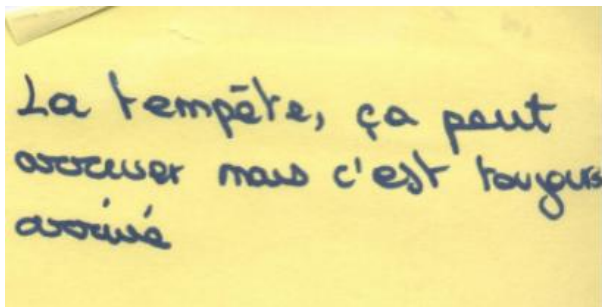
le scénario catastrophe
on le vit pas tous les jours
on a une haine de foi
à scénario catastrophe.

C'est l'érosion ça, c'est dû à la mer, l'eau qui grignote doucement, doucement, comme partout... tout le littoral français et même dans le monde, c'est comme ça que ça se passe.

Oui on fait avec, mais c'est-à-dire... il ne faut pas que ça devienne une psychose, c'est quand même pas si grave, si les travaux sont fait, il n'y aura pas de problèmes, on repartira sur un terme assez long.

Si cette forme d'habiter témoigne d'une grande humilité des habitants vis-à-vis des éléments naturels, elle perpétue aussi l'image commune de la toute puissance de la Nature sur l'Homme. Elle s'appuie en outre sur trois logiques concomitantes : une logique fataliste, une logique rationnelle et une logique négociatrice. Ainsi, habiter le littoral consiste en une forme d'acceptation quasi résignée des risques encourus, le caractère sublimatoire d'une telle expérience et l'attachement au milieu l'emportant largement. À cette logique fataliste s'ajoute une logique rationnelle et une logique négociatrice : au-delà de l'expérience quotidienne, l'histoire a montré au cours des siècles une répétition des formes de déchaînement et de débordement de la Nature.

De ce point de vue, habiter le littoral consiste à accepter la possibilité d'une telle situation, tout en relativisant sa fréquence et en réduisant (par la préservation du littoral et la mise en place de stratégies d'observation et de défense) l'exposition frontale aux risques :



La tempête, ça peut
arriver mais c'est toujours
arrivé

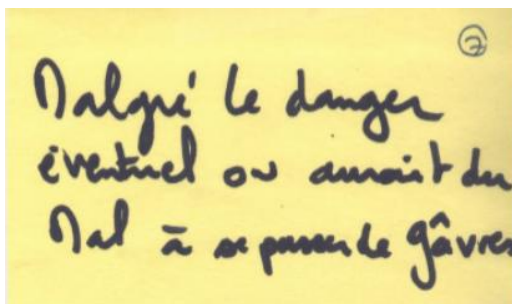
Mais il n'y a pas d'eau qui rentre, non, non... c'est une exception l'histoire de 2008; si ça se trouve on peut en avoir une demain, si ça se trouve dans 100 ans... mais bon il faut quand même faire les choses qu'on doit faire; parce que je crois qu'en 1926 ou 24, il y avait eu un coup comme ça. Il y a toujours eu, de tout temps, mais ça peut être très espacé dans le temps...

Malgré ce qui passe avec la mer, vous vivez avec?

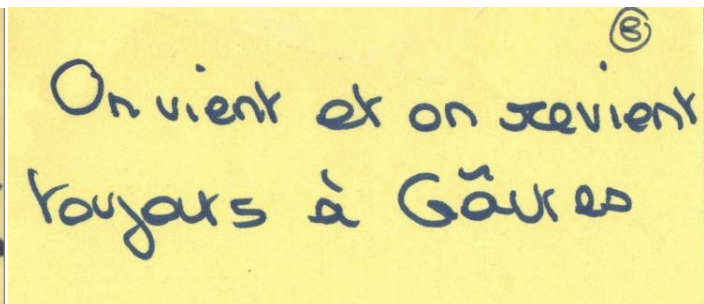
Oui, très bien même, si ça doit arriver, ça arrivera, on y peut rien, on ne peut pas arrêter l'eau; le feu on peut l'arrêter, mais le vent et l'eau, surtout la mer, si c'est une rivière encore, on peut essayer de la dévier mais l'océan...

Faire pour

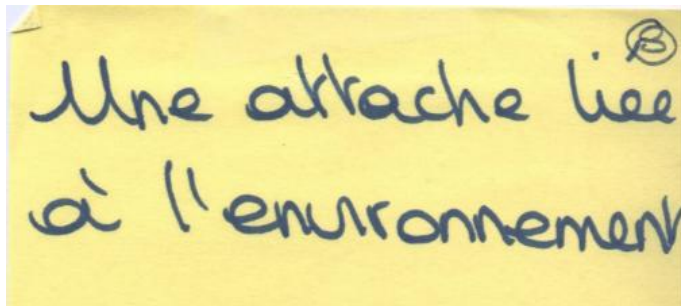
Le « faire pour » révèle l'attachement des Gâvrais à leur presqu'île, autant que leur conscience de sa fragilité et de sa nécessaire préservation :



Malgré le danger
éventuel ou aurait du
mal à se passer de Gâvres



On vient et on revient
toujours à Gâvres



On ne va pas raser les maisons pour une inondation

- *imaginons il y a une tempête, la vôtre est inondée, on vous dit de partir, vous partez?*
- *non pas question, moi j'ai fait ce projet là, quand j'étais au travail, j'ai campé pratiquement 25 ans ici*
- *pas question de s'en aller même si l'eau vient prendre sa place?*
- *non, non*

Il joue sur plusieurs registres d'intervention : le registre social, le registre paysager et le registre environnemental. Une première forme de déclinaison de ce « faire pour » consiste ainsi à participer activement au maintien (voire à la re-création) d'activités sociales au sein de la presqu'île, notamment hors des périodes balnéaires et en hiver. Le développement de manifestations culturelles ou de loisirs au sein de diverses associations comme la mise en place de soirées à thèmes dans les bars ou le restaurant du village, le rituel de la pétanque gâvraise... apparaissent comme des tentatives de maintien d'un lien social et d'une vie communautaire dense, parfois mis à mal par la disparition des activités socio-économiques de la presqu'île (la pêche mais aussi l'arsenal), le vieillissement de la population et la désaffection des plus jeunes. Plus encore, comme en atteste ces quelques lignes issues du site internet de Gâvres, il s'agit en quelque sorte de faire revivre ce qui a aujourd'hui disparu (en réveillant notamment la mémoire du passé) et de travailler à rendre manifeste - plus que les qualités sensibles de la presqu'île - son « atmosphère » :

Hors du temps ...

Un des freins au développement de Gâvres est sans doute qu'il existe beaucoup d'à priori sur l'éloignement et le manque de distractions organisées. Beaucoup pensent encore qu'on s'ennuie si on n'a pas une concentration de personnes et d'activités ...

J'ai parfois l'intuition que certains visiteurs pensent prendre un risque en choisissant Gâvres comme lieu de vacances, surtout l'été. Notre raison d'être s'inspire de l'exemple irlandais, où est mis en avant la qualité d'accueil, l'ambiance et une certaine atmosphère.



Ici, ce n'est pas le climat qui attire, c'est l'esprit qui règne dans les rues et les venelles. Après, on est toujours agréablement surpris s'il fait beau. L'essentiel, c'est que les gens se sentent bien et le climat n'est qu'un facteur de cette perception.

L'image de Gâvres qui me revient de l'extérieur, est celle d'un village rassurant, de gens solides, pas toujours d'accès facile, mais chaleureux au bout du compte. L'image d'une vie apaisée, presque lente où chacun trouve ses « réponses » s'il se donne la peine d'aller les chercher.

Une seconde manière de « faire pour » consiste à œuvrer ensemble à la valorisation du paysage naturel de Gâvres. Diverses actions, relevant à la fois d'initiatives individuelles et collectives, vont dans ce sens : décorer les façades et entretenir l'extérieur des maisons, restaurer l'ancien chemin de promenade pour permettre à tout un chacun de faire le tour de la presqu'île à pied (en bénéficiant d'un panorama visuel splendide sur la mer), installer des bancs publics et magnifier ainsi l'expérience polysensorielle qu'offre le littoral, conserver et mettre en valeur le patrimoine historique de la presqu'île (les forts, le tumulus, les bunkers)...

Restaurer l'embarcadere
en face

Ca fait plus de soixante ans que c'est là; ça tient bien, faut voir les tonnes et tonnes de béton, la base sous-marine à Lorient c'est 4-5 m d'épaisseur

- c'est pas protégé ces blockhaus?*
- non, on voit le tumulus là-bas, c'est pareil, il est bâtiment de France, personne vient, c'est fermé, si vous ouvrez ça va être un dépotoir.*

Au niveau de la mairie, ils entretiennent le village.

Il s'agit enfin de travailler collectivement à la préservation du site en développant à la fois des stratégies de surveillance (voire de contrôle) des espaces les plus vulnérables, de palliation des dégâts causés par l'activité naturelle ou humaine et de protection de l'existant. C'est ainsi, par exemple, que se mettent en place des activités de nettoyage de la « Petite Mer de Gâvres », lieu fort d'attachement pour les Gâvrais, ou des plages environnantes. C'est ainsi également que des travaux de re-végétalisation des dunes, situées le long du tombolo, (et abîmées par le stationnement sauvage des véhicules ou le développement du kite-surf) sont pensés.

À chaque fois, l'ensemble de ces pratiques et de ces attitudes relève de ce que l'on pourrait nommer une logique du soin. Ce « prendre soin » du littoral se développe dans une attention commune (au double sens du terme attention c'est-à-dire « faire attention » et « être attentif ») à un milieu sensible dont chacun partage la connaissance, la pratique et la responsabilité. De ce point de vue, la logique du « prendre soin » atteste d'un rapport au milieu naturel et à sa vulnérabilité qui tranche avec certains discours convenus de l'écologie. Prendre soin, c'est ici penser le littoral comme un monde commun, dont nul ne peut s'abstraire, et dont la vulnérabilité relève d'une condition à la fois intrinsèque et partagée.

Faire face

Dans cet équilibre fragile entre attachement à la presqu'île, conscience de la fragilité du littoral, volonté de prendre soin de son cadre de vie et fatalisme devant la force des éléments naturels, le « faire face » articule des positionnements idéologiques, des stratégies pratiques et des sentiments de nature différente et parfois sexuée. Mais tous les éléments ne sont pas directement concernés par le « faire face » : si le sable constitue à Gâvres une préoccupation majeure, c'est bien ici la conjonction de l'eau et du vent qui cristallisent l'affront fait par les habitants et les élus aux dangers de tempête et de submersion.

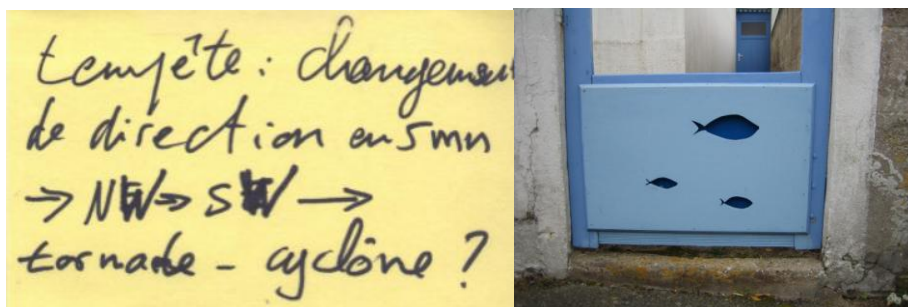
Car « faire face » constitue d'abord une forme de résistance au milieu naturel et aux risques encourus par sa fréquentation quotidienne. Plus que la vulnérabilité de ce milieu, c'est donc bien celle des hommes confrontés aux éléments qu'il traduit. La spécificité du « faire face » par rapport au « faire avec » et au « faire pour » est qu'il relève en outre d'une temporalité que l'on pourrait qualifier de binaire. S'il convoque bien le temps long de l'histoire, comme les précédents, le « faire face » mobilise aussi un temps plus immédiat - celui de l'urgence - et une chronologie des actions. Il s'agit ainsi de se préparer et de pallier d'abord aux potentialités de tempêtes, sans céder à la peur ou à la panique. Dans cet objectif, diverses

stratégies sont mises en œuvre à l'échelle municipale et habitante. Dans le premier cas, des dispositifs aménagés ou construits (enrochements, digue, épis...) sont peu à peu implantés le long du littoral dans une volonté explicite de défense de la presqu'île, plus que de maîtrise de l'eau :



Digues et enrochements

Par ailleurs, l'annonce d'une tempête participe d'un déploiement de stratégies de communication et de soutien à la population : annonces par tract et par radio, rondes nocturnes, offre d'aides diverses... . À l'échelle habitante, l'urgence d'une telle situation active des sentiments de crainte (chez les plus âgés et chez les personnes ayant eu à souffrir de dégâts matériels importants lors de précédentes tempêtes), une forme d'aguets ou de mise en éveil des sens (chez les « experts » de la mer que sont les pêcheurs et anciens pêcheurs), le déploiement de mesures de solidarité dont la plupart sont prises en charge par des femmes, enfin la mise en place de dispositifs légers de protection des biens matériels (empilement de sacs de sable au bas des portes, élévation des meubles et matériels électroménagers, déplacement des véhicules en zone abritée...) :



Dispositif de protection au bas des portes

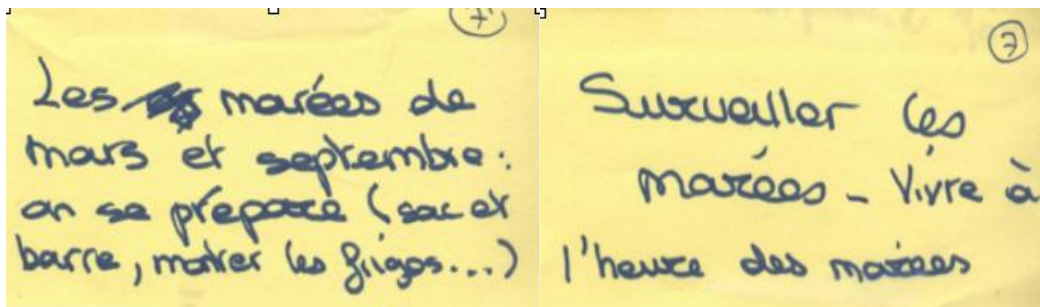
Comment on habite, quand on habite dans un lieu où on doit faire avec l'océan ?

- ben actuellement c'est toujours la hantise, quand il y a des tempêtes... ah la la, pourvu que ça ne vienne pas
- ah même à Gâvres, vous avez cette hantise?
- Ben quand il y a des vents de sud, sud-ouest. A chaque fois qu'il y a des vents assez fort, qu'il y a la tempête, que les vents sont par là bas, et ben on y pense. C'est la hantise.

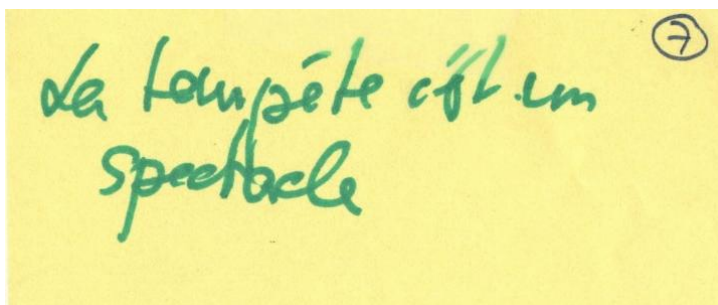
Maintenant ceux qui ont été échaudés, ils essaient de se protéger, ils sortent les voitures des sous-sols, et il y en a eu des bagnoles à partir, et puis avec l'eau de mer, c'est foutu, il y en a qui les rinçaient, mais bon... Ils montent les meubles, le brûleur, les frigos; et celui qui est plus malin, il achète un lit bateau.

Il faut acheter les sacs de sable.

Dans un cas comme dans l'autre, il s'agit donc de mettre conjointement en oeuvre des logiques d'anticipation, de prévention et de protection contre le risque naturel de tempête et de submersion de la presqu'île :



À l'heure de la tempête, ces logiques se doublent d'une logique d'affrontement du risque et de l'élément naturel. Mais si les précédentes étaient largement partagées par l'ensemble de la population (hommes ou femmes, élus ou habitants, personnes âgées ou plus jeunes...), cette logique de l'affrontement semble propre aux hommes, notamment à ceux qui ont développé une connaissance et un attachement quasi viscéral, dénué de crainte, pour la mer : les pêcheurs. Il s'agit alors pour eux de sortir de chez soi et de se poster face à la mer, en se rendant attentif à ses moindres mouvements, à ses moindres oscillations, dans une attitude qui mêle la hardiesse à la défiance :

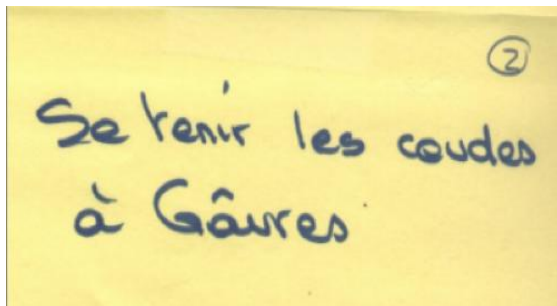


A 4H comme ça, quand ils annoncent du temps comme ça, on est tous sur la grève là-bas, sur la plage. A regarder, à voir si ça passe pas par-dessus. On voit si la mer... Si y'a pleine mer alors on dit "Ah, ça passe pas trop". Alors t'attends 1H que la mer descende et puis on va dormir.

Il s'agit aussi, pour eux comme pour les élus, de participer activement aux travaux de remise en état de la presqu'île (pompage, nettoyage...) et des maisons sinistrées dès lors que la tempête a laissé place au calme.

Faire contre

Le « faire contre » diffère totalement des précédents. Si le « faire avec », le « faire pour » et le « faire face » sont des modes de rapport de l'habitant à son milieu naturel, celui-ci témoigne davantage des mobilisations des Gâvrais contre certaines formes d'actions humaines. Dans le « faire contre », il s'agit de combattre les manœuvres ou les opérations menées par certains groupes ou personnalités à l'encontre du milieu naturel et dont chacun pense qu'elles accroissent sa vulnérabilité et menacent sa viabilité. Dans le cas de la presqu'île de Gâvres, la lutte contre l'extraction du sable (par le groupe cimentier Lafarge) a mobilisé une bonne partie de la population. Il s'est agi là de s'unir et de mutualiser non seulement une expertise du milieu (liée précisément à une proximité avec les éléments naturels) et des moyens (des ressources humaines, des compétences, des locaux...) pour rendre une telle pratique impossible :



Nous nous sommes battus pour que Lafarge n'obtienne pas le droit d'extraire en face, voilà une des grandes raisons.

C'était vraiment une question de survie de la presqu'île? Oui bien sûr, il y a la survie de la presqu'île, en premier, mais c'est aussi notre patrimoine, ce patrimoine n'est pas à un groupe; il y avait plusieurs raisons de se battre, nous dans 10-15 ans on est plus là, mais il y a toutes les générations qui vont venir; c'était un beau combat.

On a décidé de laisser une empreinte pour les générations futures l'histoire du combat contre Lafarge.

De ce point de vue, le « faire contre » procède d'une logique offensive et solidaire, en même temps qu'il réitère l'attachement des Gâvrais à « leur morceau de terre du bout du monde » : il ne s'agit plus seulement de défendre et de protéger le littoral mais bien de s'unir, d'attaquer promptement de potentiels ennemis pour dissoudre la menace. Laisser des traces physiques de ces combats aux générations futures apparaît alors comme un geste fort de transmission de cet attachement au littoral, autant que comme un rappel de sa fragilité et de sa nécessaire protection.

Conclusion : des faire ensemble

Autrement dit, la proximité avec le littoral implique des formes d'habiter qui témoignent autant de modes d'interactions spécifiques entre les êtres humains et les éléments naturels que de logiques particulières d'appréhension du risque et de la vulnérabilité. Les approcher dans leur dimension sensible permet d'une part de relativiser la causalité souvent mise en avant entre présence des éléments naturels, risques et changements climatiques. Si les éléments naturels constituent bien l'enjeu majeur du « vivre le littoral », cet enjeu est davantage articulé, dans le récit et la mémoire habitante, à des problématiques sociale, paysagère et environnementale qu'aux problématiques pourtant largement médiatisées du changement climatique. D'autre part, aborder ces liens à partir d'une approche sensible révèle toutes les ambiguïtés, toutes les modulations, voire tous les paradoxes de cette interface quotidienne entre les hommes et les éléments naturels. Le tableau ci-dessous résume nos analyses et décline une oscillation constante entre action et soumission aux éléments naturels, entre plaisir et contrainte, entre désir et crainte, entre sentiment d'évasion et sentiment d'enfermement, entre fatalisme et combativité... dont recèlent les formes d'habiter le littoral :

Des formes d'habiter le littoral	Les logiques mises en oeuvre
FAIRE AVEC	Fatalité Rationalité Négociation
FAIRE POUR	Soin (Prendre soin)
FAIRE FACE	Anticipation Prévention Protection Affrontement
FAIRE CONTRE	Offensivité Solidarité

La question désormais est de se demander comment dépasser le seul exemple Gâvrais pour mieux cerner l'opérationnalité d'une approche par l'ambiance de cette problématique de l'exposition au risque et à la vulnérabilité. Que nous dit cette approche des modes d'adaptation des habitants aux fluctuations ordinaires comme aux bouleversements événementiels des éléments ?

Une première réponse réside dans la mise à jour d'une diversité et d'une variabilité des formes et des logiques d'habiter à proximité des éléments naturels. Si toutes semblent relever de « la parade » au risque et à la vulnérabilité, leur nature diverge. Ainsi, le « faire avec », le « faire pour » et le « faire face » apparaissent comme des formes d'arrangement, de conciliation, d'ajustement des hommes aux éléments naturels. Le compromis et la recherche d'une harmonie organisent donc ces formes d'habiter. Chacune d'elles mobilise des stratégies habitantes diverses (des aménagements urbains, des bricolages, des états d'esprit, une surveillance sensible des éléments...) et un temps pluriel (celui du présent, du quotidien, de l'immédiateté ; celui du passé et de l'histoire collective). Le « faire contre », quant à lui, relève davantage du conflit entre les hommes. Il rend non seulement visibles les variations, les divergences fortes de point de vue mais aussi d'attention au milieu naturel. Car, et il s'agit là d'une seconde caractéristique forte, ces formes et ces logiques d'habiter constituent aussi des formes d'engagement des habitants vis-à-vis d'un milieu dont ils connaissent les potentialités et les limites, les richesses et les dangers, la variabilité. De ce point de vue, l'installation durable aux abords du littoral constitue un choix assumé par les habitants, puisque cohérent avec une trajectoire de vie et un attachement au milieu. Enfin, ces formes d'habiter le littoral et les logiques qui les sous-tendent témoignent d'une vigilance particulière des habitants aux éléments naturels : il s'agit là de prendre soin d'un monde commun vis-à-vis duquel des interdépendances fortes existent, et dont la viabilité dépend à la fois d'actions et de responsabilités partagées.

Une seconde manière de répondre à la question d'une spécificité d'une approche sensible du risque et de la vulnérabilité consiste à s'attarder sur les rapports au monde naturel qu'elle met à jour. Si les modalités du « faire avec », du « faire pour », du « faire face et du « faire contre » divergent parfois, toutes engagent un « faire ensemble ». Autrement dit, vivre avec les éléments naturels participe d'une communauté d'actions, de sensibilité, d'attention, d'état

d'esprit. Toutes font sens dans la mesure où, sur la base d'un découpage des responsabilités et des engagements de chacun – Rancière parlerait de « partage » - elles créent une communauté de sens autour et envers le milieu naturel. Or « ce mode spécifique d'habitation du monde sensible » (Rancière, 2000, p.39), l'ensemble de ces « faire ensemble » invitent à considérer le risque et la vulnérabilité d'une toute autre manière que celle communément décrite à l'issue de grandes catastrophes : non pas comme un événement malheureux et cyclique de l'histoire climatique mais bien comme l'essence même de notre rapport au monde naturel.